

La revue des mondes imaginaires

BIFROST

N°68



Ian McDonald :
de Mars à Istanbul...

Sommaire

► Interstyles

- Pluies sombres 6
Thierry DI ROLLO
- La Petite déesse 22
Ian McDONALD

► Carnets de bord

BALLADES SUR L'ARC

- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 74
- Le coin des revues,
par Thomas Day 106
- A la chandelle de maître Doc'Stolze :
du morbide américain et du mystique nippon,
par Pierre Stolze 110
- Paroles de Libraire :
Omerveilles ouvre son coffre
par Hervé Le Roux 114
- Petite conversation avec Sébastien Doubinsky,
par Xavier Mauméjean 118

AU TRAVERS DU PRISME : IAN McDONALD

- Ian McDonald : le nouvel ordre mondial de la SF,
par Thomas Day 120
- A la source du Fleuve des dieux,
par Patrice Lajoie 150
- Futuroscopie :
cartographie critique de l'œuvre de Ian McDonald 154
- Bibliographie de Ian McDonald,
par Alain Sprauel 168

SCIENTIFICTION

- A quoi sert le boson de Higgs ?
par Roland Lehoucq 174

INFODÉFONCE ET VRACANEWS

- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,
par Org 180

« **Tu es le meilleur** d'entre nous ! » Roland C. Wagner se réjouissait de m'assener ce compliment, sachant qu'il avait le don de m'agacer. C'était devenu un *private joke*, que je m'ingéniais à lui retourner à la première occasion, comme lors de l'hommage collectif pour ses 40 ans, orchestré dans *Phénix* par Sara Doke. Je savais bien, moi, qui était le meilleur ! Je m'en veux presque de dire qu'il vient de le prouver en partant le premier, mais je suis sûr qu'il n'aurait pas loupé l'occasion de sortir cette vanne.

A l'origine, une interview de ma pomme à la convention d'Orléans, en 1993, par les rédacteurs de *La Geste*, Michel Tondellier, Philippe Boulier et Pascal Godbillon, plus André-François Ruaud, auxquels Roland s'était joint (forcément), de sorte que j'avais l'impression d'être tombé dans un guet-apens. Roland estimait que j'avais tout compris à la SF, ce qui avait l'air de lui importer vraiment. Nous partagions la même vision et cela suffisait à faire de nous des frères d'armes. Il avait ce sens de la communauté qui le poussait à aborder tout le monde sur les salons, le Grand Auteur comme le nouveau venu. Il date notre rencontre au festival de BD d'Angoulême en 1985, mais nous nous étions déjà croisés dans les conventions en 81 ou 82. J'étais un observateur timide, il se comportait comme un poisson dans l'eau. Il voulait vivre de SF et de rock et y est pleinement parvenu. Acharné à maîtriser ses passions jusqu'à l'excellence, il était de ce fait perpétuellement en recherche, d'une curiosité éclectique et changeante, testant, intégrant et passant à la suite. Il ne se contentait pas d'un savoir constitué et formaté, mais vérifiait à la source, même la plus déconsidérée, accumulant une culture populaire phénoménale. N'attendant pas d'avoir tout assimilé avant de foncer, il se lançait, à tâtons, avec courage et détermination. Et du courage, il en fallait pour aller interviewer à 14 ans, avec Eric Vial, des auteurs adulés. De la détermination, il en fallait pour partir à l'aventure, en stop, et débouler en pleine nuit, trempé, chez Michel Jeury ou Pierre Pelot, afin de causer SF.

Il fallait même une sacrée dose d'inconscience. Et beaucoup de ferveur. De même il construisait ses intrigues à l'instinct, saisissant toute idée qui se présentait, se gorgeant de SF, rock, actualités et documentation scientifique, persuadé qu'elles finiraient par s'agrèger pour faire sens. Il nouait tous ces fils avec un remarquable sens de la structure, sans craindre de trébucher, sachant que pour éviter de tomber il faut continuer à avancer jusqu'à rétablir son équilibre. Ses trames à long terme l'y aidaient. Il est ainsi passé du *space opera* populaire à une SF plus militante, a bâti ses *Futurs mystères de Paris* autour des mythes jungiens et de la physique quantique, s'est ensuite lancé dans la philosophie de Camus pour *Rêves de gloire*. Il avait pour cela l'agilité mentale requise, se rattachant au besoin aux branches de l'humour, du plus fin au plus vaseux, dont il semblait s'excuser avec un rire et des pirouettes de pitre avisé. Il est vrai qu'on rattrape beaucoup de choses avec l'humour, et il recèle souvent plus de vérité qu'un discours élaboré.

Il lui arrivait de désamorcer d'une vanne un débat stérile. Ce côté provo où certains voyaient de la mauvaise foi était pleinement assumé : empêcher l'interlocuteur de fourbir ses arguments bien lustrés l'obligeait à aller plus loin dans le débat. Souvent jusqu'au bout de la nuit. On se souvient tous de soirées passionnantes... et de petits matins blêmes. Mais lui remettait ça le lendemain. Forcément, un type capable de se farcir tous les titres de la collection du Fleuve noir « Anticipation » ne pouvait être que de constitution robuste. Et ne pas lâcher prise quand il estimait avoir raison ! Ce n'était pas que pour passer le temps. Roland débattait *vraiment* pour avoir la plus juste vision des choses. La mauvaise foi l'exaspérait pour ces raisons, car elle rendait l'échange impossible. Pour sa part, il donnait son avis en toute honnêteté, j'allais écrire transparence ! D'où son côté tête de mule. « Roland était un casse-couilles, et c'est aussi pour ça que

RCW 1960 - 2012

je l'aimais », me confiait avec un surprenant sens du masochisme le rédac'chef qui m'a exceptionnellement laissé sa place. Buté, oui, faux-cul, non !

Structure et équilibre de la trame, générosité et passion de l'auteur, sans oublier une pointe d'autodérision : voyez combien l'homme et l'œuvre se confondent indissociablement ! Ses tenues psychédélices aussi colorées et voyantes que celles de Tem ont surpris bien des élus inaugurant un salon. Il y avait beaucoup de rock dans sa SF, et beaucoup de SF dans ses chansons rock. Qui était à la Convention de Montfort-sur-Argens se souvient d'un concert de Brain Damage au cours duquel les tréteaux sur lesquels il était monté se rompirent.

L'esprit de la Commune incarné par Gloria avec son collectif Louise Michel ? On le retrouve dans son appel contre Hadopi, rédigé avec Sylvie Denis, lequel sera évoqué à l'Assemblée Nationale. Donnant l'exemple, Roland met ses ouvrages en vente numérique sans DRM et propose des e-books téléchargeables gratuitement, ainsi que les disques du groupe Brain Damage.

Il était prompt à réagir si un article dévalorisait la SF. Il a toujours entretenu le souvenir des petits maîtres du genre sans lesquels les géants ne seraient pas, car ils ne grandissent pas seuls. Il avait l'intention d'écrire une histoire du fandom respectueuse des faits. C'est lui qui a parlé de *Génération perdue* à propos des auteurs du Fleuve apparus au mauvais moment. Il a de même créé le blog collectif *Génération SF*, non pas pour mettre en ligne nos vieux articles, mais pour donner aux lecteurs actuels le background qui leur manque : la *Génération SF* est celle du futur à laquelle il pensait ! Roland était un passeur.

En 2001, lors de mon premier Rosny aîné, les applaudissements n'avaient pas encore cessé qu'il est venu me dire que, dernier de ma génération absent du palmarès, il était important que je le reçoive pour finir le XX^e siècle.

Toujours ce souci de la famille et des choses justes... Je lui suis aussi redevable de mon Grand Prix de l'Imaginaire puisqu'il a conçu et réalisé le recueil dont il a écrit l'avant-propos.

Roland mettait tant d'énergie dans ce qu'il faisait que pour beaucoup il incarnait la SFF à lui seul. Le rock et la SF étaient sa vie. Ils lui ont tout donné et il leur en a rendu autant.

Nous n'écrivons, n'éditons et ne lisons pas les mêmes livres. Sur les salons nous nous saluons puis restons avec les membres de nos chapelles respectives. Un seul électron libre se transportait partout à la fois et échangeait avec chacun. Il était notre lien, en témoigne l'élan de solidarité qui a suivi son décès sur une route, un pluvieux jour du mois d'août. C'est ce lien que nous avons perdu et qui nous manquera cruellement, quand bien même il continuera à nous inspirer à présent qu'il a intégré la psychosphère.

Au fait, le C. entre Roland et Wagner n'a jamais signifié Charles : c'est le symbole de la vitesse de la lumière !



Claude ECKEN

Ian McDONALD

Pourquoi consacrer un dossier à Ian McDonald ? Aussi légitime que soit cette question, gageons que quiconque la poserait conviendrait dans la foulée qu'il n'a jamais lu ledit McDonald, ou si peu. Et quoi... ? Desolation Road, Nécroville, Roi du matin, reine du jour, Brasyl, Le Fleuve des dieux, La Maison des derviches, pour ne citer que ses romans traduits en français (auxquels il faudrait ajouter Etat de rêve, paru en 1990 chez « Ailleurs & demain », au temps béni où la collection de Gérard Klein publiait des recueils inédits... une autre époque). Une liste qui, si elle ne contient pas que des chefs-d'œuvre absolus, suffit à répondre dans les grandes largeurs à notre question initiale ...

Ian McDonald est né le 31 mars 1960 à Manchester. En Angleterre, donc. Mais n'allez pas lui dire qu'il est anglais. Né d'une mère irlandaise et d'un père écossais, il revendique cette double ascendance et considère l'Irlande du Nord, où il vit depuis l'âge de cinq ans, comme la dernière colonie de l'Empire britannique...

Pour le reste, et histoire de situer notre homme, on précisera qu'il publie sa première nouvelle dans le magazine irlandais *Extro* en 1983... et s'achète dans la foulée une guitare avec le prix de cette première vente. Il sort alors de l'université, ne sait pas trop quoi faire, se morfondant dans ce qu'il appelle lui-même « l'Ere Thatcher ». *Extro* ayant bientôt disparu (la revue connaîtra trois numéros), il se tourne sans grande conviction vers la revue américaine Isaac Asimov's Science Fiction, y plaçant pourtant très vite ses premiers textes. Mais son contact chez Asimov's, Shawna McCarthy, quitte bientôt la revue pour devenir éditrice chez Bantam Books. C'est elle qui, la première, lui suggère de s'essayer à la forme longue. Ainsi Ian écrit-il *Desolation Road*, qui paraît en 1988 (et en France l'année suivante, chez Robert Laffont, dans la collection « Ailleurs & demain »). Vient de naître à l'écriture l'un des plus importants écrivains de SF contemporains, à ce jour auteur d'une quinzaine de romans et de bon nombre de nouvelles ayant donné lieu à trois recueils.

En France, Ian McDonald est vite remarqué par Gérard Klein. Il le publie immédiatement : *Desolation Road*, d'abord, et l'année suivante le recueil *Etat de rêve*. Et... c'est tout. Six ans ont passé quand Jacques Sadoul fait paraître chez J'ai Lu, directement en poche, donc, *Nécroville*, qui est loin d'être le meilleur roman de notre homme. On peut aisément supposer que ce livre rate son public, car il ne se passe plus rien en France autour de Ian McDonald pendant... treize ans, et la sortie de *Roi du matin, reine du jour*, chez Denoël, sous l'impulsion de Gilles Dumay. Suivi de manière bien putassière par le roman *Brasyl* dans une traduction hasardeuse, chez Bragelonne (réédité chez Folio), puis retour chez Denoël « *Lunes d'encre* » pour *Le Fleuve des dieux* (2010) et *La Maison des derviches* (2012). Ouf...

S'il fallait rapprocher la SF de McDonald de celle d'un autre écrivain, le premier nom à s'imposer pourrait être celui de Lucius Shepard. Qu'on s'essaye donc à lire « La Petite déesse » en ayant par exemple en tête « *Aztechs* » de Shepard, et les passerelles se feront évidentes. Une « Petite déesse » finaliste au prix Hugo 2006 pour la meilleure novella, ceci dit en passant, et qui prend pour cadre l'environnement futuriste développé dans le roman *Le Fleuve des dieux*. Un texte majeur. Une grosse claque. Une parfaite ouverture à notre « dossier Ian McDonald »...

Namasté.



Ian MacDonald

la petite déesse

Je me souviens de la nuit où je suis devenue une déesse.

Les hommes sont venus me chercher à l'hôtel au coucher du soleil. La faim me faisait tourner la tête, les évaluateurs d'enfants m'ayant interdit de manger le jour de l'examen. J'étais debout depuis l'aube : la toilette, l'habillement et le maquillage demandaient beaucoup de temps et de travail. Mes parents m'ont lavé les pieds dans le bidet. Nous n'en avions jamais vu et il nous semblait fait pour cela. Aucun de nous trois n'avait jamais séjourné à l'hôtel. Nous le trouvions grandiose, même si je me rends maintenant compte qu'il s'agissait d'une chaîne touristique bon marché. Je me souviens que dans l'ascenseur, j'ai senti des oignons en train de cuire dans du ghî et pensé que c'était la meilleure odeur de nourriture au monde.

Je sais que les hommes devaient être des prêtres, mais je n'arrive plus à me souvenir s'ils portaient ou non leurs habits de cérémonie. Ma mère a pleuré dans le hall ; mon père avait la bouche tirée et les yeux écarquillés, comme quand un adulte a envie de pleurer, mais ne peut laisser voir de larmes. Deux autres filles venues pour l'examen logeaient à l'hôtel. Je ne les connaissais pas : elles arrivaient d'autres villages où la devî pouvait vivre. Leurs parents pleuraient sans aucune gêne. Je ne comprenais pas pourquoi : leurs filles seraient peut-être des déesses.

Dans la rue, conducteurs de pousse-pousse et piétons klaxonnaient et nous saluaient de la main quand ils voyaient notre robe rouge et notre troisième œil sur le front. La devî, la devî, regardez ! Tous nos vœux de réussite ! Les autres filles se cramponnaient à la main des hommes. J'ai soulevé mes jupes pour entrer dans la voiture aux vitres teintées.

Ils nous ont conduites au Hanumân Dhokâ. Police et machines empêchaient les gens de pénétrer sur la place Durbar. Je me souviens avoir longuement regardé les machines, avec leurs pattes de poulet en acier et leurs lames nues au poing. Les machines de combat présidentielles. En voyant ensuite le temple et ses grands toits qui montaient, montaient, montaient dans le crépuscule rouge, j'ai cru un instant qu'il saignait par ses avant-toits retroussés.

La pièce était longue, sombre et d'une chaleur étouffante. La lumière oblique du soir s'infiltrait en rayons poussiéreux par les fentes et interstices du bois sculpté, si brillante qu'elle brûlait presque. On entendait à l'extérieur la circulation et l'agitation des touristes. Les murs semblaient à la fois fins et épais de plusieurs kilomètres. La place Durbar appartenait



à un autre monde. La pièce sentait le métal cuivré. Je n'ai pas reconnu cette odeur sur le moment, mais je sais à présent que c'est celle du sang. Elle en dissimulait une autre, celle du temps accumulé comme de la poussière. L'une des deux femmes qui deviendraient mes gardiennes si je réussissais l'examen m'a dit que le temple avait cinq cents ans. Elle était petite et ronde et semblait toujours sourire, mais un regard plus attentif montrait que non. Elle nous a fait asseoir par terre sur des coussins rouges le temps que les hommes amènent les autres filles. Certaines pleuraient déjà. Une fois que nous avons été dix, les deux femmes sont parties et quelqu'un a fermé la porte. Nous sommes restées longtemps assises dans la chaleur de la longue pièce. Certaines des filles s'agitaient et bavardaient, mais j'accordais pour ma part toute mon attention aux sculptures murales, si bien que je n'ai pas tardé à me perdre. Je n'ai jamais eu de mal pour cela : à Shakya, je pouvais disparaître des heures dans le mouvement des nuages derrière la montagne, le clapotis de la rivière grise tout en bas et le claquement du drapeau de prière dans le vent. Mes parents y voyaient un signe de ma divinité innée, l'un des trente-deux par lesquels on reconnaît les filles en qui la déesse demeure peut-être.

Dans la lumière faiblissante, j'ai lu l'histoire de la partie de dés entre Jayaprakash Malla et la dévî Taleju Bhawânî qui, venue à lui sous la forme d'un serpent rouge, était repartie en jurant de ne revenir voir les souverains de Katmandou que sous forme d'une jeune vierge de caste inférieure, ceci afin de contrarier leur arrogance. Je n'ai pas pu lire la fin à cause de l'obscurité, mais je n'en avais pas besoin. J'étais sa fin, moi ou une des neuf autres filles dans le temple de la dévî.

Les portes se sont alors grand ouvertes d'un coup, des pétards ont explosé et des démons rouges ont bondi à l'intérieur dans le vacarme et la fumée. Derrière eux, des hommes en habits cramoisés frappaient sur des cliquettes, des tambours en acier et des cloches. Deux filles ont aussitôt éclaté en sanglots et les femmes sont venues les faire sortir. Mais je savais que les monstres n'étaient que des idiots. Des idiots avec des masques. Ils ne ressemblaient même pas à des démons. J'en ai vu, des démons, après les nuages chargés de pluie quand la lumière descend au fond de la vallée et que toutes les montagnes jaillissent d'un coup. Des démons de pierre, hauts de plusieurs kilomètres. J'ai entendu leur voix, et leur haleine ne sent pas l'oignon. Les idiots ont dansé près de moi en secouant leur crinière rouge et leur langue rouges, mais derrière les trous peints, je voyais leurs yeux et ils avaient peur de moi.

La porte s'est alors brusquement rouverte avec un nouveau crépitement de pétards sur d'autres hommes qui sont entrés entourés de fumée. Ils



portaient des paniers drapés d'un tissu rouge qu'ils ont posés devant nous avant d'ôter brusquement le tissu. Des têtes de buffle, si fraîchement tranchées que le sang brillait et luisait. Yeux révoltés, langue pendante encore tiède, museau encore humide. Et des mouches qui grouillaient autour du cou sectionné. Un homme a poussé un des paniers vers le coussin que j'occupais, comme s'il m'offrait un plat de nourriture sacrée. Dehors, les fracas et roulements sont devenus assourdissants, douloureusement sonores et métalliques. L'autre fille de Shakya, mon village, s'est mise à gémir, son cri a gagné une deuxième, puis une troisième et une quatrième filles. La seconde femme, celle grande et âgée qui avait les traits tirés et la peau comme une vieille bourse, est entrée les emmener en prenant soin de soulever sa robe pour ne pas qu'elle traîne dans le sang. Les danseurs virevoltaient comme des flammes et l'homme agenouillé a soulevé la tête de buffle posée dans le panier. Il me l'a mise sous le nez, l'œil tout près du mien, mais tout ce qui m'est venu à l'esprit, c'est que cela devait peser lourd : ses muscles saillaient comme des plantes grimpanes et son bras tremblait. Les mouches ressemblaient à des bijoux noirs. Un claquement a alors retenti à l'extérieur et les hommes ont reposé les têtes qu'ils ont recouvertes du tissu avant de ressortir au milieu des hommes-démons idiots qui bondissaient et tourbillonnaient. Nous n'étions plus que deux sur un coussin, à présent. Je ne connaissais pas l'autre fille, qui venait d'une famille vajrayâna de Niwâr, plus loin dans la vallée. Nous sommes restées longtemps assises, nous avions envie de parler, mais nous ne savions pas si cela faisait aussi partie de l'épreuve. La porte s'est ouverte une troisième fois et deux hommes sont entrés dans la salle de la devî avec une chèvre blanche qu'ils ont placée juste entre moi et la fille de Niwâr. J'ai vu la bête rouler ses méchants yeux fendus. L'un des hommes l'a maintenue par la bride, l'autre a sorti un grand khukri de cérémonie d'un fourreau de cuir. Il a béni la lame et d'un mouvement aussi rapide que puissant, a décapité la chèvre.

J'ai failli rire, l'animal avait l'air si drôle avec son corps qui ne savait pas où était sa tête et cette tête qui cherchait le corps des yeux, puis le corps est tombé d'un coup en s'apercevant qu'il n'avait pas de tête, et pourquoi hurlait-elle, la fille de Niwâr, elle ne voyait pas à quel point c'était drôle, ou bien est-ce qu'elle hurlait parce que moi, je le voyais bien et que ça la rendait jalouse ? Toujours est-il que la femme souriante et la femme burinée sont venues l'emmener avec beaucoup de douceur et que les deux hommes sont tombés à genoux pour embrasser le parquet dans la mare de sang de plus en plus grande. Ils ont emporté les



deux morceaux de la chèvre. J'aurais préféré qu'ils ne le fassent pas. J'aurais aimé avoir quelqu'un avec moi dans cette grande salle en bois. Mais je me suis retrouvée seule dans la chaleur et l'obscurité, et malgré le bruit de la circulation, j'ai entendu les cloches à la voix grave de Katmandou se mettre à osciller et sonner. Les portes se sont ensuite ouvertes une dernière fois. Les deux femmes se tenaient dans la lumière.

« Pourquoi vous m'avez laissée toute seule ? me suis-je écriée. Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

– Comment pourriez-vous faire quoi que ce soit de mal, déesse ? » a dit la vieille femme ridée qui, avec sa collègue, allait devenir ma mère, mon père, mon instructrice et ma sœur. « Venez avec nous, à présent. Vite. Le président attend. »

Kumârîmâ Souriante et Grande Kumârîmâ (comme j'allais à présent les appeler en pensée) m'ont pris chacune une main pour me faire sortir, sautillante, du grand temple de Hanumân. On avait posé de la soie blanche pour créer un sentier qui conduisait du pied du temple à un palais en bois voisin. Autorisés à revenir sur la place, les gens se pressaient de chaque côté de la voie processionnelle, retenus par la police et les robots. Les machines tenaient des torches enflammées dont la lueur se reflétait sur leurs lames meurtrières. Un profond silence régnait sur la place sombre.

« Votre demeure, déesse, m'a murmuré à l'oreille Kumârîmâ Souriante en se penchant bas vers moi. Marchez sur la soie, devî. Ne vous en écarterez pas. Je vous tiens la main, vous n'avez rien à craindre. »

J'ai avancé entre mes kumârîmâs en fredonnant une chanson pop que j'avais entendue à la radio à l'hôtel. En regardant derrière moi, j'ai vu que je laissais deux séries d'empreintes ensanglantées.

Vous n'avez ni caste, ni village, ni demeure. Ce palais est votre demeure, qui donc pourrait en vouloir une autre ? Nous vous l'avons fait ravissant, car vous n'en sortirez que six fois par an. Tout ce dont vous avez besoin se trouve entre ces murs.

Vous n'avez ni mère ni père. Une déesse n'a pas de parents. Vous n'avez pas de frères ni de sœurs. Le président est votre frère, le Népal votre sœur. Les prêtres qui s'occuperont de vous ne sont rien. Nous, vos kumârîmâs, sommes moins que rien. De la poussière, de la saleté, un outil. Quoi que vous disiez, nous devons obéir.

Comme nous vous l'avons dit, vous ne quitterez le palais que six fois par an. On vous transportera en palanquin. Oh, c'est un objet magnifique, tout de bois sculpté et de soie. A l'extérieur de ce palais, vous ne



devez pas toucher le sol. A l'instant où vous le touchez, vous perdez votre divinité.

Vous serez habillée de rouge, avec un chignon et les ongles vernis aux pieds et aux mains. Vous aurez le tilak rouge de Shiva sur le front. Nous vous aiderons dans vos préparatifs jusqu'à ce qu'ils deviennent une seconde nature.

Vous ne parlerez que dans l'enceinte de votre palais, et le moins possible. Le silence convient à la kumârî. Vous ne sourirez pas et ne montrerez aucune émotion.

Vous ne saignerez pas. Pas la moindre éraflure ou égratignure. La puissance est dans le sang et quand le sang part, la devî part aussi. Le jour de votre premier sang, n'y aurait-il qu'une goutte, nous avertirons le prêtre qui ira informer le président du départ de la devî. Vous ne serez plus divine, vous quitterez ce palais pour retourner dans votre famille. Vous ne saignerez pas.

Vous n'avez pas de nom. Vous êtes Taleju, vous êtes Kumârî. Vous êtes la déesse.

Mes deux kumârîmâs m'ont chuchoté ces instructions tandis que nous avançons entre les prêtres jusqu'au président. Celui-ci portait un costume occidental, mais un chapeau approprié. Il savait que même s'il n'y avait plus de rois au Népal, j'étais royale. Il m'a saluée d'un namaste et nous nous sommes assis côte à côte sur les vieux trônes royaux en lion, avec la grande salle qui vibrait des cloches et tambours de la place Durbar. Je me souviens avoir pensé qu'un chef d'Etat devait s'incliner devant moi, mais même les déesses étaient soumises à des règles.

Kumârîmâ Souriante et Grande Kumârîmâ. Je me remémore d'abord Grande Kumârîmâ, car il est juste de donner la prééminence à l'âge. Elle était presque aussi grande qu'une Occidentale et aussi maigre qu'une brindille en pleine sécheresse. J'ai d'abord eu peur d'elle. Puis je l'ai entendue parler et elle ne m'a plus jamais effrayée : elle avait une voix douce comme un chant d'oiseau. Quand elle s'adressait à vous, vous aviez l'impression de tout savoir. Grande Kumârîmâ vivait dans un petit appartement au-dessus d'une boutique à touristes au bord de la place Durbar. Par sa fenêtre, elle voyait mon Kumârî Ghar, au milieu des tours à étages des dhokâs. Son mari était mort d'un cancer du poumon causé par la pollution et les cigarettes indiennes de mauvaise qualité. Ses deux grands fils étaient adultes, mariés et pères d'enfants plus âgés que moi. A l'époque, elle avait materné cinq Kumârî Devîs avant moi.

Je me souviens à présent de Kumârîmâ Souriante. Petite et ronde, elle soignait ses problèmes respiratoires avec des inhalateurs bleu et marron.



J'entendais leur sifflement de serpent les jours où le smog devrait la place Durbar. Elle vivait dans les nouveaux faubourgs à l'ouest sur les collines, ce qui représentait un long voyage même avec la voiture officielle mise à sa disposition. Ses enfants avaient douze, dix, neuf et sept ans. Elle était gaie et me traitait comme son cinquième bébé, le plus jeune, le préféré, pourtant je sentais déjà à l'époque qu'elle avait peur de moi, tout comme les hommes-démons danseurs. Oh, une femme ne pouvait espérer plus grand honneur que d'être la mère de la déesse, pour ainsi dire, même si on n'en aurait pas eu l'impression en écoutant les gens de son quartier, *vous enfermer dans cette horrible boîte en bois, et tout le sang, médiéval, médiéval*, mais ils ne pouvaient pas comprendre. Il fallait bien que quelqu'un assure la sécurité de la nation contre ceux qui voulaient nous transformer en une nouvelle Inde, ou pire : une nouvelle Chine. Il fallait bien que quelqu'un préserve les vieilles coutumes du royaume divin. J'ai vite compris cette différence entre elles. Kumârîmâ Souriante était ma mère par devoir, Grande Kumârîmâ par amour.

Je n'ai jamais su leurs véritables noms. Leurs rythmes et périodes de travail croissaient et décroissaient comme les phases de la lune au fil des jours et des nuits. Me trouvant en train de regarder la lune par les interstices d'une jâlî, une des rares nuits au ciel propre et dégagé, Kumârîmâ Souriante m'a chassé en criant : *Ne regardez pas cette chose, petite devî, ça va vous faire sortir le sang et vous ne serez plus la devî.*

Entre les murs en bois, soumise aux règles inflexibles de mon Kumârî Ghar, les années se succédaient à l'identique, impossibles à distinguer les unes des autres. Je pense maintenant être devenue Taleju Devî à cinq ans. En 2034, je crois. Mais quelques souvenirs crèvent la surface, comme des fleurs dans la neige.

La pluie de la mousson sur les toits pentus, l'eau se jetant en gargouillant dans les gouttières et le volet qui chaque année se détachait et bringuebalait dans le vent. Nous avons des moussons, à l'époque. Des démons-tonnerre dans les montagnes qui entouraient la cité, des éclairs qui illuminaient ma chambre. Grande Kumârîmâ venait voir si j'avais besoin de berceuses pour m'endormir, mais je n'avais pas peur. Une déesse ne peut redouter une tempête.

Cette promenade dans le petit jardin pendant laquelle Kumârîmâ Souriante s'est jetée à mes pieds avec un cri... J'allais lui dire de se remettre debout, de ne pas me vénérer, quand elle m'a montré entre son pouce et son index une sangsue verte qui se tortillait pour essayer d'atteindre quelque chose avec sa gueule.



Ce matin où Grande Kumârîmâ est venue me dire que des gens avaient demandé que je me montre. J'ai d'abord trouvé merveilleux qu'on veuille venir me voir sur mon petit balcon jharokhâ avec mes vêtements, ma peinture et mes bijoux. Il me semble à présent que c'était ennuyeux, tous ces yeux ronds et ces bouches bées. Cela se passait une semaine après mon dixième anniversaire. Je me souviens que Grande Kumârîmâ souriait, mais en essayant de ne pas me le montrer. Elle m'a amené au jharokhâ pour saluer de la main les gens dans la cour où j'ai vu cent visages chinois levés vers moi et entendu des voix aiguës, excitées. J'ai attendu et attendu, mais deux touristes ne voulaient pas partir. C'était un couple ordinaire, visages sombres des environs, vêtements de la campagne.

« Pourquoi nous font-ils attendre ? ai-je demandé.

– Saluez-les, a insisté Grande Kumârîmâ. C'est tout ce qu'ils veulent. » La femme a été la première à voir ma main levée. Prise de faiblesse, elle a agrippé le bras de son époux. Il s'est penché vers elle, puis a levé la tête vers moi. J'ai lu beaucoup d'émotions sur ce visage : choc, confusion, identification, révolusion, émerveillement, espoir. Peur. J'ai salué et l'homme a tiré sa femme par la manche, *regarde, regarde*. Je me souviens que, contre toutes les lois, j'ai souri. La femme a éclaté en sanglots. L'homme a voulu me héler, mais Grande Kumârîmâ m'a éloigné en hâte.

« Qui étaient ces drôles de gens ? lui ai-je demandé. Ils portaient tous les deux des chaussures très blanches.

– Ton père et ta mère. » Tandis qu'elle me conduisait par le couloir de Durgâ en m'intimant comme d'habitude de ne pas laisser ma main libre effleurer les murs en bois, par crainte des échardes, j'ai senti trembler sa poigne.

Cette nuit où j'ai fait le rêve de ma vie, qui n'est pas un rêve mais un de mes plus anciens souvenirs frappant encore et encore à la porte de ma mémoire. Comme je l'aurais refoulé en plein jour, il devait venir la nuit, par la porte dérobée.

Je suis dans la cage au-dessus du ravin. Une rivière coule tout au fond, laiteuse de boue et de limon, crème mousseuse sur les gros rochers et les dalles qui saillent du versant des montagnes. Le câble passe au-dessus, partant de chez moi pour rejoindre le pâturage d'été et je suis dans la cage en fil de fer qui sert à faire traverser la rivière aux chèvres. Dans mon dos, il y a la grande route toujours bruyante de camions, les drapeaux de prière et le panneau de publicité pour l'eau minérale Kinley qui signale la maison de thé familiale, au bord de la route. Ma cage oscille encore du dernier coup de pied de mon oncle. Je le vois, bras et



jambes autour du câble, avec son grand sourire édenté. Il a le visage brûlé par l'été, les mains crevassées et noircies par les camions qu'il révisse. De l'huile s'est incrustée dans les plis. Il me regarde en fronçant le nez et décroche une jambe pour pousser ma cage. La poulie oscille le câble oscille les montagnes le ciel et la rivière oscillent, mais je ne crains rien dans ma petite cage à chèvres. J'ai été poussée de nombreuses fois de l'autre côté du ravin. Mon oncle avance de quelques centimètres. Ainsi traversons-nous la rivière, à coups de pieds et par intervalles de quelques centimètres.

Je ne vois pas ce qui le frappe... quelque chose dans le cerveau, peut-être, comme la maladie qu'attrapent les habitants de la plaine quand ils montent en altitude. Mais quand je regarde à nouveau mon oncle, il est accroché au câble par son bras et sa jambe droites. L'autre bras et l'autre jambe pendent, avec les mêmes secousses qu'une vache dont on vient de trancher la gorge, ce qui agite le câble et ma petite cage. J'ai trois ans et je trouve ça drôle, un tour que mon oncle me joue, rien qu'à moi, alors je m'agite en retour, je secoue ma cage, je fais bouger mon oncle de haut en bas et de bas en haut. La moitié de son corps ne lui obéit plus et il essaye d'avancer en faisant glisser sa jambe, comme ça, en jetant *vite* sa main en avant afin de ne pas lâcher un seul instant le câble, tout en bougeant encore de haut en bas et de bas en haut. Voilà que mon oncle essaye de crier, mais ses mots sont du bruit et de la salive parce qu'il a la moitié du visage paralysée. Voilà que ses doigts perdent prise. Voilà que mon oncle pivote et que sa jambe accrochée se libère. Voilà qu'il tombe, la moitié de son corps se tendant, la moitié de sa bouche hurlant. Je le vois tomber, je le vois rebondir sur les rochers et faire la roue, ce que j'ai toujours voulu savoir faire. Je le vois s'enfoncer et s'engloutir dans l'eau brune de la rivière.

Mon frère aîné est sorti avec un crochet et une corde pour me haler jusqu'à lui. Quand mes parents se sont rendu compte que je ne criais pas, pas une larme, pas un sanglot ni même une moue, ils ont su que mon destin était de devenir la déesse. Je souriais dans ma cage en fil de fer.

Je me souviens mieux des fêtes, car je ne quittais le Kumârî Ghar qu'à ces moments-là. Dashain, à la fin de l'été, était la plus grande. La cité devenait rouge huit jours durant. La dernière nuit, je restais allongée à écouter sur la place les voix couler en un rugissement, avec le bruit que j'imaginai pour la mer, les voix des hommes essayant de s'attirer au jeu les bonnes grâces de Lakshmî, devî de la fortune. Mon père et mon



oncle avaient joué la dernière nuit de Dashain. Je me souviens être descendue demander pourquoi ils riaient tant, et ils s'étaient détournés de leurs cartes pour rire encore davantage. Je n'aurais jamais cru qu'il pouvait exister au monde autant de pièces de monnaie que celles que je voyais sur la table, mais ce n'était rien comparé au huitième jour de Dashain à Katmandou. Kumârîmâ Souriante m'a dit que certains prêtres mettaient l'année entière à regagner ce qu'ils avaient perdu. Puis venait le neuvième jour, le grand jour durant lequel je sortais de mon palais pour que la cité puisse m'adorer.

Je me déplaçais sur une litière portée par quarante hommes sanglés à des perches de bambou aussi épaisses que moi. Ils avançaient avec précaution, assurant chaque pas, car les rues étaient glissantes. Entourée de dieux, de prêtres et de sâdhus fous de sainteté, j'occupais mon trône doré. Personne ne se tenait plus près de moi que mes deux kumârîmâs, mes deux mères, si splendides et ornées dans leurs robe, coiffure et maquillage rouges qu'elles ne semblaient absolument pas humaines. Mais la voix de Grande Kumârîmâ et le sourire de Kumârîmâ Souriante me rassuraient tandis que je traversais avec Hanumân et Taleju les acclamations, la musique et les drapeaux qui brillaient sur fond de ciel bleu, dans une odeur que je connaissais depuis le soir où j'étais devenue déesse : celle du sang.

Ce Dashain-là, la cité m'a reçue comme jamais auparavant. Le rugissement de la nuit de Lakshmî s'est poursuivi dans la journée. En tant que Taleju Devî, je n'étais censée rien remarquer d'aussi bas que des humains, mais du coin de mes yeux peints, mon regard dardait au-delà des robots de sécurité qui marchaient au pas de mes porteurs, et je voyais que les rues qui rayonnaient à partir du stûpa de Chhatrapati étaient bondées. Les gens lançaient ou propulsaient de l'eau en l'air à l'aide de bouteilles en plastique, cela miroitait, se divisait en petits arcs-en-ciel, pleuvait sur eux, les trempait, mais ils s'en fichaient. Leurs visages étaient fous de dévotion.

Grande Kumârîmâ s'est aperçue de ma perplexité et s'est penchée pour me murmurer : « Ils accomplissent la pûjâ pour la pluie. Ça fait deux fois que la mousson ne vient pas, devî. »

J'ai pris la parole et Kumârîmâ Souriante m'a éventée pour que personne ne voie mes lèvres bouger. « Nous n'aimons pas la pluie, ai-je dit d'un ton ferme.

– Une déesse ne peut pas faire uniquement ce qui lui plaît, a répondu Grande Kumârîmâ. C'est grave. Les gens n'ont pas d'eau. Les rivières se tarissent. »



J'ai pensé à celle qui coulait au fond du ravin tout en bas de ma maison natale, avec son eau crémeuse qui jaillissait, mouchetée d'écume jaune. Je l'ai vue engloutir mon oncle et n'ai pu l'imaginer un jour maigre, faible, affamée.

« Alors pourquoi ils lancent de l'eau ? ai-je demandé.

– Pour que la devî leur en donne davantage », m'a expliqué Kumârîmâ Souriante. Mais je ne voyais pas de logique là-dedans, même pour des déesses, et j'ai froncé les sourcils en essayant de comprendre comment étaient les humains, aussi le regardais-je bien en face quand il s'est approché de moi.

Il avait une peau pâle de citadin et une raie à gauche avec la mèche qui retombait. Il s'est rué hors de la foule en portant les poings au col de sa chemise à rayures obliques. Les gens se sont éloignés de lui en catastrophe. J'ai vu ses pouces s'accrocher à deux boucles de ficelle noire et sa bouche s'ouvrir en un grand cri. La machine a alors plongé et il y a eu un éclair d'argent. La tête du jeune homme a jailli dans les airs. Sa bouche et ses yeux se sont arrondis : d'un cri à un oh ! La machine présidentielle avait rengainé sa lame, à la manière d'un garçon qui replie son couteau, avant que le corps, comme cette chèvre amusante dans le Hanuman Dhôka, se rende compte qu'il était mort et tombe par terre. La foule a hurlé en essayant de s'écarter de la chose décapitée. Mes porteurs ont tangué, balancé, hésité sur la direction à prendre, sur la réaction à avoir. J'ai cru un instant qu'ils allaient me lâcher.

Kumârîmâ Souriante laissait filer de petits cris d'horreur. « Oh ! Oh ! Oh ! » J'avais le visage constellé de sang.

« Ce n'est pas le sien ! a crié Grande Kumârîmâ. Ce n'est pas le sien ! » Elle a humidifié un mouchoir avec un peu de salive. Elle m'essuyait doucement le visage pour en ôter le sang du jeune homme quand la sécurité est arrivée, costumes et lunettes noires, en se frayant un chemin dans la foule. Ils m'ont soulevée, ont enjambé le cadavre et m'ont portée jusqu'à la voiture qui attendait.

« Vous avez abîmé mon maquillage », ai-je dit à la garde tandis que la voiture partait. Les fidèles avaient du mal à nous livrer passage dans les ruelles étroites.

Grande Kumârîmâ est venue dans ma chambre, ce soir-là. Dans le ciel, de bruyants hélicoptères quadrillaient la cité à la recherche de conspirateurs. Des hélicoptères, ainsi que des machines comme les robots présidentiels, capables de voler en scrutant Katmandou d'un regard de faucon. Elle s'est assise sur mon lit en posant une petite boîte bleue



transparente sur la courtepoinTE brodée rouge et or. Il y avait deux pilules de couleur claire à l'intérieur.

« Pour vous aider à dormir. »

J'ai secoué la tête. Grande Kumârîmâ a glissé la boîte bleue dans une des manches de sa robe.

« C'était qui ? »

– Un fondamentaliste. Un kârsevak. Un jeune homme triste et stupide.

– Un Hindou, mais il voulait nous faire du mal.

– C'est ce qui est fou, devî. Ses semblables et lui pensent que notre nation est devenue trop occidentale, qu'elle s'est trop éloignée de ses racines et des vérités religieuses.

– Et il nous attaque, nous, la Taleju Devî. Il aurait fait sauter sa propre déesse, sauf que les machines lui ont coupé la tête. C'est presque aussi bizarre que les gens qui jettent de l'eau à la pluie. »

Grande Kumârîmâ a courbé la nuque. Elle a extrait de sa robe un autre objet, qu'elle a posé sur le couvre-lit avec le même geste précis que pour les somnifères. C'était un gant léger et sans doigts pour la main droite, avec une minuscule boucle de plastique en forme de fœtus de chèvre accroché au dos.

« Vous savez ce que c'est ? »

J'ai hoché la tête. Chaque dévot pratiquant la pûjâ dans les rues semblait en avoir un qu'il levait de la main droite pour me voler mon image. Un palmeur.

« Ça envoie des messages dans la tête, ai-je murmuré.

– Ça peut faire bien davantage, devî. Voyez-le comme votre jharokhâ, sauf que cette fenêtre-là s'ouvre sur le monde extérieur à la place Durbar, extérieur à Katmandou et au Népal. C'est une aeai, une intelligence artificielle, une chose pensante, comme les machines dans le ciel, mais beaucoup plus intelligente. Celles là-haut sont assez intelligentes pour voler, chasser et pas grand-chose d'autre, mais cette aeai peut vous dire tout ce que vous voulez savoir. Il suffit de demander. Et il y a certaines choses qu'il faut que vous sachiez, devî. Vous ne serez pas éternellement kumârî. Le jour viendra où vous quitterez votre palais pour retourner dans le monde. J'en ai vu d'autres avant vous. » Elle m'a pris le visage entre les mains avant de reculer. « Vous êtes spéciale, ma devî, mais le genre de particularité qu'il faut pour être kumârî signifie que vous aurez du mal dans le monde. Les gens parleront de maladie. Et pire encore... »